

Sur Les Conditions Sociales De La Circulation Internationale Des Idées *

Jacques Hamel*

Résumé :

Cet article aborde les conditions sociales de la circulation des idées. En bref, il cherche à cerner la diffusion des idées qui, ancrées dans leur terre natale, circulent néanmoins à l'échelle internationale lorsqu'elles sont notamment formulées sous le mode de la théorie. La théorie des champs de Pierre Bourdieu est ici citée en exemple. Sur l'élan, le sujet est envisagé plus largement à la lumière de la diffusion rapide et incessante des idées sous l'égide des « nouvelles technologies de l'information » représentées par Internet et des questions qu'elle soulève d'emblée : le réseau Internet est-il un vecteur de la libre circulation des idées ou, au contraire, le tremplin de l'impérialisme culturel et de la domination économique sous le signe de l'uniformisation de l'information et des connaissances ?.

On The Social Conditions Surrounding the International Circulation Of Ideas :

This article examines the social conditions surrounding the circulation of ideas. Briefly, it attempts to delimit the diffusion of ideas which, rooted in their native land, nevertheless circulate at the international level, in particular, when they are expressed in theoretical mode. Pierre Bourdieu's theory of fields is cited as an example. In a broader context, the subject is considered in light of the rapid and incessant diffusion of ideas under the auspices of the "new information technologies," represented by the internet and the immediate questions this gives rise to: is the internet a vehicle for the free circulation of ideas or, on the contrary, is it a platform for cultural imperialism and economic domination characterized by the uniformization of information and knowledge?

❖ **Département de sociologie, Université de Montréal.**

❖ Cet article est issu des séminaires que le regretté Pierre Bourdieu m'a invité à donner à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris en 2001, quelques mois avant son décès. Qu'il paraisse dans la *Revue algérienne des études sociologiques* commémore sa mémoire avec l'affection indéfectible qu'il portait à l'Algérie, le terrain de ses premières études.

La circulation internationale des idées estompe en quelque sorte leurs racines nationales. L'histoire intellectuelle de tout pays donne sa couleur aux idées que leur diffusion outre frontières efface sans qu'on y prenne garde. Les idées se révèlent donc en phase avec l'histoire intellectuelle des sociétés qui les ont vu naître. Elles s'articulent à l'actualité sociale sous la forme d'événements concrets liés à la vie économique, politique, culturelle et intellectuelle. Elles s'en affranchissent quand les idées se formulent en théories et, ce faisant, s'alignent sur le but d'expliquer. Le rayon de l'actualité est alors dépassé pour atteindre la virtualité qui confère aux idées la forme de la théorie capable de rendre raison d'autres sociétés.

La circulation des idées témoigne ainsi d'un étrange paradoxe. Les idées s'ancrent dans leur terre natale. À l'ombre de la théorie, elles peuvent s'en abstraire pour se vouer à l'explication. La théorie des champs de Pierre Bourdieu illustre fort bien ce paradoxe. La nature hexagonale à laquelle on l'associe abusivement ne l'a toutefois pas empêchée de circuler à l'échelle internationale. Elle a gagné d'autres pays sous le motif de l'explication, de sa pertinence et de sa justesse, pour rendre raison de la vie sociale en leur sein. Sa réception en d'autres sociétés, on l'a vu, l'a également poussée vers d'autres orbites — philosophique et politique — dans lesquelles la théorie joue des rôles vicariants souvent à l'insu de son auteur.

Le succès international des idées

Qu'elle joue son rôle de théorie ou qu'elle se plie à des offices politiques ou philosophiques, la théorie des champs vient dans tous les cas colmater les brèches de la connaissance pour rendre raison des situations ou des difficultés auxquelles se butent les sociétés dans lesquelles elle s'insère. Elle crée un dédoublement au sens où le conçoit l'épistémologie¹ de la création « d'une représentation d'une autre nature de ce qu'elle représente » selon la formule canonique

La théorie des champs gravite à l'échelle internationale parce que, d'entrée de jeu, elle génère le dédoublement requis pour expliquer par le moyen de l'abstraction. Sur cette base, l'explication, pour ne pas dire la théorie, fournit des armes pour changer la société sans qu'elle renferme en elle des injonctions de passer à l'action. Le discours et l'action politiques qu'elle suscite se basent sur l'explication dont la théorie étaye la rigueur et la pertinence. La théorie

1-Voir sur le sujet l'œuvre de Gilles-Gaston Granger dont on peut signaler le plus récent ouvrage : Gilles-Gaston Granger, *Sciences et réalité*, Paris, Odile Jacob, 2001.

instaure ainsi un contre-feu sans trahir sa première vocation, celle d'expliquer. Elle se révèle la toile de fond qui permet d'échapper aux accusations de prophétisme ou de démagogie. L'action politique s'appuie en effet sur une base, la théorie, dont on peut reconnaître la justesse et la pertinence jusqu'à preuve du contraire.

La grande vogue que connaissent les écrits politiques de Bourdieu s'explique sans conteste dans cette voie. Les jeunes, par exemple, en butte à la mondialisation, y puisent les armes dont ils ont besoin pour lutter contre la *flexploitation*. La théorie de l'auteur leur apporte l'éclairage nécessaire pour comprendre que la flexibilité à laquelle ils sont acculés traduit en définitive une « volonté politique »; or celle-ci se dérobe sous le mode de la fatalité du marché étendu à la planète qui, en termes théoriques, correspond à de la violence symbolique. Avec cette clef en main, les jeunes se font fort de combattre la précarité qui est leur lot. Ils montent aux barricades à l'occasion des *meetings* de Seattle et de Québec² pour faire savoir aux serviteurs du capital qu'ils voient clair dans leur jeu en leur rappelant que la flexploitation prend l'apparence de la fatalité économique parce qu'elle se règle derrière des portes closes. La flexibilité du travail et l'annulation de la sécurité d'emploi sont par exemple orchestrées lors de ces forums en une volonté, au sens large, de faire autorité sur le marché et de le subordonner à des règles en apparence incontrôlables.

Les jeunes, en raison même de leur âge, se fient aisément aux moyens modernes de communication que sont les nouvelles technologies de l'information pour faire bloc³ et organiser leur lutte. Ce faisant, ils soulignent l'importance de ces techniques et leur capacité inégalée à diffuser les idées à l'échelle internationale. Il importe ici d'en envisager les répercussions.

La circulation des idées à l'heure

des nouvelles technologies de l'information

En effet, la circulation des idées revêt plus que jamais une couleur internationale avec Internet. Sous son égide, les frontières nationales éclatent tout comme du reste les entraves de toutes sortes qui faisaient barrage à la libre

2-La ville de Québec a accueilli en avril dernier le Sommet des Amériques au cours duquel les trente-deux chefs d'État des deux Amériques ont jeté les bases d'une entente de libre-échange commercial entre leurs pays.

3-Christian de Brie, « Comment l'AMI fut mis en pièces. Vers une mondialisation de la résistance », Le Monde Diplomatique, n° 537, décembre 1998, p. 21.

et rapide circulation des idées. Les premières études sociologiques sur le sujet viennent toutefois nuancer les promesses de ces moyens de nature technique. L'inégalité sociale reste tangible quant à leur utilisation. La généralisation des NTI, chez les jeunes en particulier, n'efface nullement les différences d'habitus et celles qui sont liées à la disposition des différentes espèces de capital. Elle contribue à les reproduire comme le laissent voir les recherches conduites sous cet angle.

Internet, comme tout autre technique, est d'autre part en proie à des usages sociaux qui traduisent des intérêts et des pouvoirs liés au profit et à la domination. La circulation des idées et des connaissances qu'il faisait miroiter au départ s'est métamorphosée en un canal largement ouvert à la pornographie, au commerce, à l'information et à la culture stéréotypées et de niveau fort bas. En effet, des études très récentes⁴ soulignent que près de 60 % du temps et de l'espace virtuels sont sous l'emprise du commerce sexuel et électronique et autres activités de ce genre. Les échanges d'informations se limitent au courrier électronique tandis que la navigation sur les sites culturels reste l'apanage de la minorité d'internautes les plus richement dotés de capitaux scolaires et culturels.

La communication sous la gouverne individuelle a vite aboli la ligne de démarcation entre la vie publique et la vie privée, cette dernière étant offerte en partage au gré des lois du spectacle. Les sites Web individuels, tout comme l'exposition continue au Webcam, ont « délocalisé » la vie privée, la plongeant dans l'ère de l'anonymat qui lui donne l'aspect d'un produit de nature commerciale. La communication sous le signe de la liberté individuelle masque dans les faits la société communautariste chère aux Américains : chacun chez soi, fidèle à son réseau, centré sur ses intérêts personnels. Internet est donc loin de correspondre au visage universel qu'on lui prête d'emblée. Il fait plutôt office d'étendard sous lequel évoluent des « tribus⁵ » dont les intérêts, sinon les raisons d'être, se forment en vertu du commerce. Le métissage grâce auquel elles se constituent correspond en définitive à des enseignes savamment

4-Voir notamment Christian Licoppe, « Commerce électronique, la question de la vente aux particuliers sur l'Internet (« business to consumers ») », dans Patrice Flichy et Louis Quéré (dir.), *Communiquer à l'ère des réseaux, Réseaux*, n° 100, 2000, p. 359-384.

5-Qu'on se rapporte à cette littérature « grise » qui exalte sans discernement l'ère du communautarisme virtuel, Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1988.

fabriquées de toutes pièces, souvent autour de « philosophies » ou d'« éthiques sociales » susceptibles de lier les individus entre eux et de forger l'identité individuelle. La panoplie offerte pour ce bricolage trahit le fait que les croyances, les valeurs et les goûts se profilent désormais sur un marché où la liberté individuelle fait loi. L'« affaire Peretti⁶ », aux États-Unis, a toutefois révélé son caractère artificieux.

Internet, impérialisme culturel et domination économique

Au surplus, les réseaux Internet sont aujourd'hui vivement convoités par les grandes corporations de presse et de télévision qui y voient une mine d'or exploitable à peu de frais. L'Internet est plus que jamais sous le joug de la concentration verticale, au point d'inquiéter les gouvernements nationaux. La tendance se manifeste à l'échelle mondiale. Les États-Unis ont été témoins

6 - Sur le site Internet de la compagnie Nike, le programme Nike iD permet aux clients qui le désirent de « fabriquer » eux-mêmes un soulier « à leur pied ». Le consommateur est libre de choisir les couleurs voulues, les lacets de son choix et d'inscrire à sa guise son nom ou tout autre inscription. La paire d'espadrilles sera évidemment assemblée par un ouvrier d'un pays du Tiers-Monde qu'on soupçonne être payé à bas salaire. Jonah Peretti, étudiant au MIT, à Cambridge, suffisamment doté de conscience sociale pour jouer les facétieux, choisi donc des *runnings* et demande que soit inscrit, en diagonale, sur l'empeigne de ses souliers le mot *sweatshop*. *Sweat*, sueur et *shop*, usine. Littéralement : usine de la sueur. Le mot existe bel et bien en anglais. Il est apparu au début de la Révolution industrielle pour désigner les manufactures où l'on travaillait fort, durant de longues heures, pour des salaires dérisoires. Aujourd'hui le terme s'impose pour parler des usines du Tiers-Monde — Vietnam, Chine, Corée et Thaïlande — où les ouvriers, parfois des enfants, fabriquent entre autres des souliers de course Nike pour une bouchée de pain. Jonah Peretti essuie un premier refus. « Nous ne pouvons honorer votre commande, lui écrit Nike, pour une des raisons suivantes : le mot que vous avez choisi pour personnaliser vos espadrilles est le nom d'une autre marque de souliers ou le nom d'un athlète qui n'est pas sous contrat chez nous, ou c'est un mot obscène ». Le mot choisi n'entre dans aucune des catégories nommées, proteste l'étudiant. « J'ai choisi *sweatshop* pour simplement me rappeler l'enfant qui, selon toute vraisemblance, a fabriqué mes souliers », prend t-il soin d'ajouter. Nouveau refus de Nike au motif que « le mot choisi est inapproprié (*inappropriate slang*) ». Peretti rétorque que le mot existe bel et bien dans l'édition courante du *Webster* et a droit de cité dans les dictionnaires depuis 1892. Il note avec un brin de cynisme que le site Nike proclame la liberté de choisir, la liberté d'exprimer sa personnalité, etc. Au nom de cette liberté, il prie la compagnie de répondre à sa commande. Refus net de Nike. L'étudiant rectifie son tir. Il abandonne l'inscription *sweatshop* en échange de la photographie du « jeune Vietnamien » qui fabriquera ses chaussures de sport. Sa demande reste lettre morte. (« Jonah Peretti and the sweatshop », *Village Voice*, 23 février 2001).

récemment d'une série de fusions d'entreprises de communication. L'union de Viacom et de CBS a été le prélude à l'absorption du géant Time Warner par America Online (AOL), premier fournisseur mondial d'accès à Internet. Lors de l'annonce officielle, les responsables de cette opération financière se plaisaient à souligner qu'ils étaient incapables d'estimer avec justesse l'argent en jeu, ni les répercussions pratiques qu'entraînerait cette affaire. Les entreprises canadiennes et françaises, pour ne pas être en reste, c'est-à-dire n'avoir pas d'autre choix que de se soumettre à cette tutelle, ont été contraintes de suivre le courant comme l'illustre la fusion de l'empire Bronfmann (Universal) et Vivendi.

Les fusions créent chaque fois une synergie entre différents médias : presse, radio, télévision, disque, cinéma et inforoute électronique. Les médias sont ainsi placés sous un contrôle économique qui se resserre comme un étou. La concentration de ces groupes de communication crée dans cette voie les conditions propices à l'intégration verticale en vertu de laquelle la « diffusion commande la production ⁷ » et inversement. La circulation de l'information sur Internet se rétrécit pour ainsi dire à cette boucle récursive. Les sites Web qui y fleurissent sont en réalité des rejetons d'autres médias et tiennent lieu d'appendices. Leurs contenus prennent corps en faisant écho à ceux du cinéma, de la télévision ou de la presse écrite.

Ces fusions accusent donc la tendance de tailler dans la même étoffe les programmes et leurs moyens de diffusion actuels ou éventuels. Elles prolifèrent en des parcs médiatiques tentaculaires qui, pour finir, se révèlent des plates-formes par où se diffusent les mêmes contenus sous différentes raisons sociales, Internet étant la dernière en date. Toutefois, Internet pose le problème que la plupart des informations diffusées sur la Toile sont gratuites. Selon toute vraisemblance, la génération des services Internet à venir sera d'inspiration économique. DoCoMo, filiale de l'entreprise de télécommunications japonaise NTI, fait œuvre de pionnier en offrant à ses quinze millions d'abonnés son service « i-mode » qui leur permet de consulter des informations immobilières, des recettes, d'envoyer des courriers électroniques, de réserver des billets d'avion, de se livrer à des jeux, etc. moyennant des frais de service calculés par un système de facturation électronique intégré. Les vastes conglomerats médiatiques comptent également s'enrichir dans cette voie grâce à un « réseau

7-Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 2001, p. 78.

intelligent » de publicité, via l'introduction par effraction de « mouchards » (*cookies*) sur le disque dur de tout appareil, capable de localiser leur utilisateur, peu importe le lieu en vue de les diriger à marche forcée vers un hôtel, une boutique, un spectacle, etc. Les commerçants affiliés financent le système. L'entreprise n'est toutefois pas à l'abri de risques ou d'échecs.

La publicité, omniprésente sur le Net, se diffuse généralement en marge de l'information, laquelle toutefois émane souvent d'une entreprise de presse dont elle fait indirectement la promotion. L'information en circulation sur Internet s'aligne de la sorte sur celle produite par les grandes entreprises de presse qui la contrôlent, alors qu'à l'origine l'information s'évertuait à donner accès à un autre type d'information. Elle devait être en effet la source de connaissances susceptibles de concurrencer, à armes égales, la « culture de divertissement » qui règne partout. L'emprise des grandes corporations, dotées de batteries de moyens, vient tarir cette source en offrant des masses d'informations concurrentes, peu coûteuses à diffuser sur le Net parce qu'elles sont en premier lieu destinées à d'autres médias : presse écrite, radio et télévision.

L'information sur le Net doit générer des profits et ceux-ci prennent le pas. Les idées circulent seulement si elles ont la cote. La popularité fait loi. La publicité, sous toutes sortes d'incidences, vient amplifier la tendance. Les sites et la navigation sur le Web se plient à un battage publicitaire bien orchestré. La publicité se fait médiatrice de la connaissance virtuelle et la transforme du même coup en une gamme de marchandises pour lesquelles il faut payer le prix. La tendance est suffisamment forte pour orienter la circulation des connaissances sur Internet vers ce but, le profit avec, pour contrepartie, d'orienter les connaissances vers celles les plus en demande au détriment de la diversité qui, au départ, donnait à Internet sa raison d'être et son intérêt.

La diversité, qui était de mise dans les débuts d'Internet, se réduit donc comme une peau de chagrin. L'uniformisation envahit la Toile et vient trahir les promesses de la libre circulation des idées qu'elle faisait miroiter au départ. Le développement de la communication électronique se profile sur celui qu'a connu la télévision, par exemple. La circulation des idées s'aligne sur le marché devenu de plus en plus difficile à laisser de côté.

L'uniformisation en témoigne éloquentement et traduit la représentation utopique de l'espace virtuel, né avec l'explosion médiatique d'Internet en vertu de laquelle seraient abolies les frontières géographiques, institutionnelles et hiérarchiques, en un espace virtuel « dans lequel chacun peut trouver sa place,

être à la fois acteur et spectateur, et naviguer dans un bain d'informations⁸». Le scepticisme est aujourd'hui au premier plan. L'uniformisation de l'information s'affirme comme le pendant de l'explosion du savoir et de la connaissance à laquelle cette utopie invitait à croire. Dans cette voie, la communication électronique s'inscrit dans le sillage de la « mondialisation » dont les écrits polémiques de Pierre Bourdieu révèlent le vrai visage : « que tout ce que font circuler les nouveaux groupes de communication technologiquement et économiquement intégrés, c'est-à-dire aussi bien des messages télévisés que des livres, des films ou des jeux, globalement et indistinctement subsumés sous le nom d'information, soit tenu pour une marchandise quelconque, donc traité comme n'importe quel produit, et soumis à la loi du profit », « à la mythologie de la différenciation et de la diversification extraordinaire des produits, on peut opposer l'uniformisation de l'offre, tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle internationale : la concurrence, loin de diversifier, homogénéise... »⁹.

Les nouvelles technologies de l'information et la circulation

Des idées scientifiques :

Les nouvelles technologies de l'information sont également devenues le tremplin de la circulation des idées scientifiques. La communauté savante s'est forgé avec les réseaux électroniques un levier puissant capable de servir à la communication scientifique et à la diffusion de l'information. L'évolution rapide des techniques et la diminution sensible de leurs coûts fait fleurir leur installation et le branchement à des réseaux sans cesse buissonnants. Chaque chercheur est en passe de se voir doté d'un poste de travail pour y avoir accès. Si « être branché » est de règle, des disparités considérables surgissent sur le terrain. Les chercheurs américains occupent évidemment le haut du pavé et ne désirent nullement desserrer leur emprise sur la communication électronique. Les artisans des arts et des humanités à l'université sont entrés plus tardivement dans la danse. Les jeunes chercheurs manifestent plus d'enthousiasme et d'habileté face aux possibilités qu'offrent ces techniques. L'inégalité surgit de ce fait et revêt diverses formes que la vague d'Internet en science tend à passer sous silence. À l'inverse, l'utilisation des réseaux électroniques s'est imposée sans nul doute, mais à des degrés divers, dans la communauté scientifique. Le

8-Claude Rosental, « Les travailleurs de la preuve sur Internet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 134, septembre 2000, p. 34

9-Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, op. cit., p. 77.

Le courrier électronique se révèle sans conteste l'usage qu'en tirent la plupart des chercheurs, sans toutefois que l'ensemble se livre à la production et à la diffusion de connaissances ou de théories par le moyen de ce canal. Les premières explorations sur le sujet révèlent sans nul doute que l'infosphère sert principalement à la simple messagerie électronique, suivie par le transfert de fichiers et la consultation occasionnelle de sites Web. Les groupes de discussion gagnent toutefois en popularité¹⁰. Le tableau ci-dessous dresse l'état des lieux chez les physiciens qui, à tous égards, font figure de chefs de file en la matière.

La participation à des forums de discussion ne les attire pas en grand nombre, du moins pour l'heure. Il reste toutefois que la communication par réseaux électroniques gagne du terrain en science et est en voie de transformer les échanges scientifiques et l'élaboration des théories produites sous telle enseigne.

10-Véréna Paravel, « Réseaux scientifiques et communication électronique : étude de trois groupes de discussion », dans Nicolas Guéguen et Laurence Tobin (dir.), *Communication, société et Internet*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 121-138.

Types d'usage	Proportion des répondants
Courrier électronique	Tous, par construction
Transfert de fichiers (FTP, etc.)	64 %
World Wide Web	59%
Groupes de discussion (news, liste de distribution)	49 %
Recherches automatisées d'informations	23 %
Connexion à distance	11 %
Conversation interactive	8 %

Source: Michel Grossetti et al., « L'usage d'Internet par les chercheurs scientifiques. L'exemple des chercheurs toulousains », *Flux*, n° 24, avril-juin 1996, p. 38.

Le courrier électronique et les sites Web se révèlent de nouveaux leviers qui permettront d'accroître le régime des échanges et la circulation des informations et des idées. Sous leur emprise, la circulation des idées s'étend ou peut d'emblée s'étendre à l'échelle internationale. Elle plonge dans des réseaux en vertu desquels les échanges s'opèrent sur le vif, c'est-à-dire dans un espace-temps réduit au minimum. Les frontières nationales sont escamotées par les usages d'Internet. Les forums électroniques, par exemple, engendrent des discussions entre chercheurs éloignés les uns des autres, sans autres affinités électives que d'être tous adeptes de la théorie. Les réseaux internationaux se dilatent sous l'effet de la communication électronique.

Les sciences dures, à l'instar de la physique, en témoignent avec éloquence. Les études sociologiques sur le sujet¹¹ tempèrent toutefois les mirages de la communication électronique opérés dans le giron de la science. En effet, elle est loin d'intégrer les chercheurs à l'orbite « virtuelle » déconnectée des contraintes sociales de la vie en laboratoire. Les impératifs d'ordre social qui entrent en jeu demeurent intacts dans ces « collèges invisibles » que sont les réseaux de relations que les chercheurs entretiennent sur la base d'intérêts scientifiques communément partagés, avec d'autres scientifiques de leur spécialité, à l'extérieur de leur laboratoire, dans leur pays et à l'étranger. Ces

11-Voir notamment Claude Rosental, « Les travailleurs de la preuve sur Internet », *op. cit.*

réseaux reflètent la capacité des chercheurs à échanger et à coopérer sur une longue durée. Dans ces conditions, ils deviennent vecteurs pour l'échange fréquent et dense d'informations privilégiées.

Les réseaux électroniques se substituent aux traditionnels bulletins de liaison et prépublications, trop coûteux à produire en termes de temps et d'argent. La diffusion d'une lettre d'information sur papier requiert du temps et de l'énergie pour la composer, et des moyens financiers pour l'impression et l'envoi postal. Les bulletins de liaison, par leur nature, de diffusion restreinte et sont tributaires de délais de parution souvent irréguliers. Ils sont également sous la tutelle de sociétés savantes ou de réseaux de chercheurs liés à des associations officielles généralement orientées par leur comité de direction doté du pouvoir d'infléchir les débats en leur sein.

Les forums électroniques, quant à eux, suscitent des échanges instantanés. Ils fonctionnent comme une espèce de boîte à lettre collective dans laquelle tout chercheur, muni d'un accès à Internet, peut déposer à loisir des messages et lire les courriers des tiers sur le même sujet en un bref laps de temps. Les messages sont habituellement filtrés par les responsables des forums dans le but d'éviter les impostures, les contrefaçons et les manipulations de mauvais plaisants. Le dialogue entre chercheurs peut naître de besoins circonstanciés ressentis par divers chercheurs et s'instaurer à l'extérieur du cercle des associations savantes. Il s'établit, ou peut s'établir, plus librement en échappant aux règles officielles souvent responsables de la lenteur des échanges et de leur inflexion vers des positions convenues.

Les forums électroniques proposent donc des marges de manœuvre. Toutefois ils ne sont pas à l'abri de jeux de coalition et de pouvoir capables de conférer plus de visibilité à des idées, ce qui infèrait *illico* des points de vue dominants. Les laboratoires les plus richement dotés peuvent s'offrir les services d'éclaireurs à l'affût de canaux de communication appropriés en vue de les placer sous leur joug au cours des discussions. Le lien qui se tisse au fil de la communication électronique entre chercheurs suscite un jeu d'intérêts individuels et collectifs en vertu duquel se cristallise « l'accumulation du capital scientifique » sous forme de « réputation, prestige, autorité, compétence ». Chaque chercheur, dans sa spécialité, dépend de l'opinion que se font ses vis-à-vis. Il dépend des autres pour obtenir des informations, des données et des éléments théoriques destinés à aiguiller ou à conduire à terme ses propres recherches et, du même élan, à asseoir sa réputation. Il est

également dépendant de l'avis de ses propres compétiteurs, ou de ses éventuels concurrents, pour affirmer la valeur de sa propre contribution. Selon Bourdieu, « la lutte pour l'autorité scientifique, espèce particulière de capital social qui assure un pouvoir sur les mécanismes constitutifs du champ et qui peut être reconverti en d'autres espèces de capital, doit l'essentiel de ses caractéristiques au fait que les producteurs tendent (d'autant plus que le champ est plus autonome) à n'avoir d'autres clients possibles que leurs concurrents. Cela signifie que dans un champ scientifique fortement autonome, un producteur particulier ne peut attendre la reconnaissance de la valeur de ses produits (« réputation », « prestige », « autorité », « compétence », etc.) que des autres producteurs qui, étant aussi ses concurrents, sont les moins enclins à le lui accorder sans discussion ni examen¹² ».

L'uniformisation vue comme condition favorable à l'échange scientifique

Il n'en demeure pas moins que les réseaux électroniques offrent la possibilité de réunir des chercheurs de divers pays sans liens de cette nature et donnent ainsi tout son sens à la circulation internationale des idées. Les forums de discussion se font fort de les rassembler et de les inviter au dialogue. L'exercice est, au point de départ, compliqué par l'hétérogénéité des savoirs et des compétences. En effet, les interlocuteurs partagent rarement la même maîtrise d'un domaine ou d'une théorie et donnent à leurs échanges une forme éclatée qu'accroît la diversité des intérêts et des objets de recherche. La langue utilisée — l'anglais souvent — accroît les difficultés lorsqu'il s'agit d'échanger des idées de concert. Il en résulte alors un chassé-croisé voué en apparence à être un simple dialogue de sourds.

Or le déploiement des débats dans le cadre singulier d'un forum électronique tend, tôt ou tard, à canaliser les échanges vers la théorie en jeu et, sur cette lancée, à l'aborder dans sa formulation la plus abstraite. En effet, elle devient rapidement l'objet principal des échanges à mesure que s'estompe la présentation du contexte où elle joue le rôle de vecteur d'explication. La communication scientifique par le moyen d'Internet, envisagée sous l'angle épistémologique, s'établit rapidement sur le plan formel sans toutefois

12-Pierre Bourdieu, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2-3, 1988, p. 91.

escamoter l'un ou l'autre de ces terrains d'exercice. Le dialogue électronique tend insensiblement à renverser les termes sacro-saints de la communication scientifique. Si d'ordinaire la théorie en occupe la première partie pour ensuite aborder et traiter son champ d'application, les forums électroniques commandent l'ordre inverse. Le terrain d'exercice de la théorie est rapidement atteint afin d'envisager sur cette base la théorie au titre de laquelle s'esquisse un trait d'union entre les participants au dialogue.

La théorie, à force d'être sollicitée, ne tarde pas à les mettre au diapason en raison d'un « chaînage » argumentatif rigoureusement établi. Claude Rosental souligne à cet égard que, dans un forum électronique, les interventions sont « caractérisées par des formes originales de rédaction et d'argumentations¹³ ». Le tour donné à la théorie par un participant ou le recours à une hypothèse « implicite » seront exactement relevés par un autre interlocuteur en citant littéralement le texte en question et en le coordonnant judicieusement à ses propres commentaires. Ceux-ci, ajoute Rosental, « peuvent consister notamment en l'expression d'un désaccord et la mise en scène simultanée d'une ressource démonstrative « cachée », selon un scénario guidant les regards des lecteurs le long d'une voie tracée par l'auteur¹⁴ ». Ce nouveau message peut être lui-même l'objet d'un ou plusieurs traitements analogues et donner lieu, au cours d'une succession d'interventions de même nature, à une cascade d'arguments ou de contre-arguments liés de plus en plus étroitement à la théorie. L'introduction de ce chaînage argumentatif vaut son pesant d'or dans les forums électroniques voués à la discussion de la théorie sociologique. Les expériences connues à ce jour, rares et éphémères, illustrent la même inflexion épistémologique vers la théorie, son corps de concepts et de méthodes, qui, dans le feu des échanges, parvient à outrepasser les terrains d'exercice à partir desquels on l'envisage. Les sociétés ou les pays en sont certes la caisse de résonance, mais la discussion s'exprime et s'épuise dans l'unification formalisée de la théorie pour en évaluer la pertinence, la portée et les limites.

Le déploiement des débats sous l'égide de la communication électronique donne une forme objective au raisonnement en vertu duquel s'opère la discussion de la théorie en jeu. Il pousse les participants au forum à épouser le chaînage argumentatif qui se crée et s'impose dans le feu des discussions. La

13-*Ibid.*, p. 40.

14-*Idem.*

rapidité des échanges contribue largement à l'endosser sans que cela soit perçu comme un étai. Il permet au contraire d'entrer rapidement dans la danse pour afficher ses propres positions, lesquelles, pour figurer éloquemment, doivent maintenir intactes les chaînes argumentatives précédemment développées et s'aligner immanquablement sur elles pour valider les arguments ou contre-arguments mis de l'avant. Le chaînage argumentatif ainsi mis à l'affiche s'apparente sur ce plan aux techniques du livre et à leurs répercussions. En effet, la ponctuation, la division en chapitres, la présentation des notes, etc., ont concouru l'une et l'autre à forger une topologie mentale et une organisation de la connaissance que Jack Goody¹⁵, en retraçant la généalogie, associe à la raison graphique. Les forums semblent avoir de telles incidences sur la communication scientifique en ayant tendance à l'aiguiller continuellement vers la théorie et la contraindre à l'uniformisation.

La théorie brille ainsi de tout son éclat. En effet, la discussion à son propos, basée sur différents contextes nationaux d'application, ne manque pas de revenir constamment à elle pour en démontrer les vertus, les potentialités et finalement les limites. La théorie reste dans tous les cas la cible ou, en termes plus nuancés, l'objet des débats ouverts à un large éventail de chercheurs, étant donné l'accès relativement aisé au forum électronique. La discussion déborde en effet le rayon du cercle qui entoure son auteur. La théorie peut ainsi s'affranchir de sa propre personnalité et graviter selon une orbite dont l'objectivité se traduit par le chaînage argumentatif qui s'impose au gré des discussions et devient la règle. Interagir via le forum électronique permet, selon un physicien adepte de ce moyen d'échange, d'activer l'élaboration de la théorie « parce que le médium — s'appuyant sur un texte écrit — impose que des énoncés concrets soient faits, que les collaborateurs se concentrent sur les questions essentielles devant être résolues, sans se laisser distraire par d'autres idées intéressantes¹⁶ ». Il n'est pas question d'induire ici que la communication par le truchement d'Internet — courriel ou forum électronique — remplace sans pertes les échanges en face à face. Les esprits le moins critiques ne

15-Jack Goody, *La raison graphique*, Paris, Éditions de Minuit, 1979; *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 1986; *L'homme, l'écriture et la mort*, Paris, Les Belles-Lettres, 1996.

16-Josette F. de la Vega, *La communication scientifique à l'épreuve d'Internet*, Paris, Presses de l'enssib, 2000, p. 82.

cessent de noter qu'« aucune technique de communication, aussi performante soit-elle, n'arrivera à atteindre le niveau de complexité et de complicité de la communication humaine¹⁷ ». Les points positifs attribués à Internet dans le rayon de la communication scientifique s'établissent sur le plan épistémologique.

Les débats dans le cadre du forum électronique tendent ainsi à uniformiser les échanges par le chaînage argumentatif que commande le dialogue dans ce cadre. Il insuffle un style¹⁸, un ton et une logique au raisonnement qui prend corps au fil de la discussion. L'uniformité, on l'aura compris, ne porte aucun préjudice à la connaissance à laquelle elle introduit, bien au contraire. Elle permet la circulation des idées, de la théorie en l'occurrence, en lui donnant la touche d'abstraction qu'elle requiert pour faire la preuve de sa capacité à expliquer. Dans cette voie, la théorie sociologique, qui soulève des doutes à ce sujet, se libère du contexte national qui l'a vu naître et, plus largement, des « contextes historiques » auxquels elle ne parvient pas à se soustraire au dire de Jean-Claude Passeron parce que, selon lui, « la consistance sémantique de ses chaînes argumentatives... fait toujours voir le rôle des coordonnées spatio-temporelles¹⁹ ». La théorie sociologique, aux yeux de cet auteur, reste constamment « indexée », suivant son expression, . aux « contextes historiques ». La discussion à son sujet ne peut dans ces conditions s'appuyer sur un ordre discursif voué à l'argumentation capable de lui donner rigueur et force probatoire avec pour résultat que rien n'oblige la sociologie à devenir une « communauté normative d'argumentateurs²⁰ » accoutumés à des échanges stabilisés par un usage commun et constant de concepts et de méthodes.

17-Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 18. Voir également *Internet. Manuel de survie*, Paris, Flammarion, 2000.

18-Au sens où l'entend Gilles-Gaston Granger d'une opposition entre une forme et un contenu qui correspond à un travail d'abstraction. Voir G.-G. Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand Colin, 1968.

19-Jean-Claude Passeron, « Le raisonnement sociologique — la preuve et le contexte », dans Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que la société ?*, Université de tous les savoirs : tome 3, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 41.

20-Jean-Claude Passeron, « Normes sociales et normes méthodologiques. À propos des styles d'intelligibilité dans les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXIV, n° 104, 1996, p. 12.

Le chaînage argumentatif qui donne corps à la communication électronique tend à démontrer le contraire tout comme du reste la circulation internationale de la théorie sociologique qui requiert que cette dernière outre passe les frontières de la société ou du pays qui lui a donné naissance.

En guise de conclusion

Internet soulève dans cette perspective un étrange paradoxe. L'uniformité, pour ne pas dire l'uniformisation qu'il insuffle à la circulation de l'information, au prix de sa transformation en marchandises, a pour pendant dans l'orbite scientifique l'essor d'un chaînage argumentatif qui donne tout son éclat à la communication liée à la théorie.

Le paradoxe vient sérieusement nuancer la thèse de l'ère de l'information et de la société en réseaux qu'agitent les auteurs férus d'informatique. Manuel Castells, entre autres, se basant sur la notion de paradigme technologique, décèle dans les développements fulgurants des nouvelles technologies de la communication la « société informationnelle » dotée à ses yeux d'une série de propriétés inédites. Selon cet auteur, « la première caractéristique du nouveau paradigme est que l'information forme sa matière première : il s'agit de technologies qui agissent sur l'information²¹ ». L'interaction entre information et techniques se renverse par rapport aux précédentes révolutions technologiques nées de « l'information agissant sur la technologie ». Le second aspect concerne « l'omniprésence des effets des nouvelles technologies » en vertu de laquelle, de nos jours, la vie individuelle et sociale a pour vecteur le « nouveau médium technologique » que constituent les nouvelles technologies de l'information. La troisième spécificité est la « logique en réseau » que ces dernières induisent dans « tout système ou groupes de relations », de sorte que cette configuration topologique, le réseau, s'impose au premier chef puisque sa mise en œuvre est « matériellement possible » grâce à ces nouveaux moyens techniques. Dans cette même voie, la quatrième propriété a trait à la *souplesse* qu'insuffle l'intégration en réseau axée sur l'interaction réciproque en raison de laquelle la réversibilité est de règle. La « convergence croissante des technologies particulières au sein d'un système hautement intégré » se révèle du

21-Manuel Castells, *La société en réseaux. L'ère de l'information*, Paris, Fayard, 1998, p. 87.

même coup la cinquième et dernière propriété accolée à l'ère de l'information qu'illustrent les nouvelles technologies de la communication.

Sur la base des propriétés décelées, Castells se targue de conclure que « le paradigme de la technologie de l'information de l'information n'évolue pas vers la fermeture (en système) mais vers l'ouverture (en réseaux à entrées multiples) », mais en ayant soin toutefois de noter que « son déploiement dans le domaine de l'action sociale consciente, ainsi que la matrice complexe d'interaction entre les forces technologiques déchaînées par l'humanité et l'humanité même, relèvent de l'analyse plutôt que du destin²² ».

Or, l'analyse esquissée en prologue suggère une tout autre conclusion. En effet, les nouvelles technologies de l'information, Internet au premier rang, débouchent sur la fermeture que traduit l'information produite par les « groupes de communication technologiquement et économiquement intégrés²³ ». Elles représentent, tout compte fait, la cheville ouvrière de l'uniformisation de ce qu'infère le terme information : culture, nouvelles, jeux, etc. La fermeture dont témoigne la communication scientifique par voie électronique permet, quant à elle, à l'instar des forums de discussion, de donner à la théorie la couleur que requiert la circulation internationale des idées.

22-Ibid., p. 91.

23-Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, op. cit., p. 77.

Bibliographie

Gilles-Gaston Granger, *Sciences et réalité*, Paris, Odile Jacob, 2001

Christian de Brie, « Comment l'AMI fut mis en pièces. Vers une mondialisation de la résistance », *Le Monde Diplomatique*, n° 537, décembre 1998, p. 21

Christian Licoppe, « Commerce électronique, la question de la vente eux particuliers sur l'Internet (« business to consumers ») », dans Patrice Flichy et Louis Quéré (dir.), *Communiquer à l'ère des réseaux*, *Réseaux*, n° 100, 2000, p. 359-384.

Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1988.
Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 2001

Claude Rosental, « Les travailleurs de la preuve sur Internet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 134, septembre 2000.

Véréna Paravel, « Réseaux scientifiques et communication électronique : étude de trois groupes de discussion », dans Nicolas Guéguen et Laurence Tobin (dir.), *Communication, société et Internet*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 121-138.

Pierre Bourdieu, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2-3, 1988.